



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

LES PROLÉTAIRES ET LES HOMMES COMME IL FAUT.

Il y a des hommes qui sont prolétaires, et il y en a d'autres qui ne sont pas prolétaires. Il y a des hommes qui ont cent, deux cents, cinq cents mille livres de rentes, et il y en a d'autres qui ne savent où ils pourront dîner. Il y a des hommes qui ont des lits de soie, des tapis de Perse sous les pieds, des habits de drap anglais, des fourrures de Russie, des robes ouatées pour l'appartement, des chemises toile de Hollande, des galeries de tableaux, etc. etc. etc; vingt, trente, cinquante domestiques à leurs ordres; des cuisiniers, des maîtresses, des chevaux de course, des sommeliers; des laquais, des écuyers, des valets de chambre, des littérateurs-parasites et des palfreniers.... Que sais-je encore? Ces hommes-là, on les appelle des hommes comme il faut, ne sentant nullement le prolétaire qui se couche sur la paille quand il se couche, mange du pain noir quand il mange, boit du mauvais vin quand il boit, et travaille quand il a de l'ouvrage.

Entre le prolétaire et l'homme dont je viens de parler, il y a, comme on voit, tout un abîme de distance, et si, nous prolétaires, nous nous croyons de même nature que l'homme comme il faut, c'est erreur de notre part. Nos bras et nos jambes se meuvent peut-être bien par les mêmes ressorts qui font agir ceux de l'homme comme il faut; je ne vois pas non plus trop de dissemblance dans la couleur de sa peau, comparée à la nôtre; néanmoins, je suis intimement convaincu que si M. Geoffroy-St.-Hilaire, l'homme aux fossilles, publiait un ouvrage, *ex-professo*, sur l'identité ou la non-identité de ces deux espèces d'hommes, nul doute que ce savant professeur ne nous fit voir de notables différences dans la conformation du prolétaire comparée à celle de l'homme comme il faut. Quant à moi, je serais charmé que le gouvernement le chargeât de ce travail très-important par le temps qui court, afin de savoir chacun à quoi s'en tenir.

Notre histoire est curieuse, à nous prolétaires. Il fut un temps où la vie d'un des nôtres valait *cinq sols parisis*. Pour cette somme, un noble convoitait notre femme ou notre fille, ou notre cabane, nous tuait si notre présence le gênait trop. Mais plus tard cet usage tomba comme ruineux pour la noblesse, et il n'en fut plus question. Toutefois, par compensation, le ciel était promis à l'âme du prolétaire tué

par le noble, aussi leurs voisins, d'envier le sort de celui que le noble avait tué!

On voit, par-là, que nous n'avons pas toujours été aussi heureux que nous le sommes à présent, et que notre condition de prolétaires s'est un peu améliorée depuis bientôt cinquante ans: dire de quelle manière notre sort se modifia légèrement, à la vérité, ce n'est pas chose inutile, attendu que beaucoup des gens comme il faut d'aujourd'hui n'étaient, avant ce temps, que de misérables prolétaires comme nous.

Advint donc qu'un jour, les prolétaires meurtris de coups, affamés, et ne pouvant plus rien donner à leurs seigneurs, les seigneurs à leur tour ne purent plus rien donner à leurs maîtresses, ni jouer gros jeu; choses nécessaires à la dignité de la noblesse et surtout de la nation; advint donc que les prolétaires se mirent à examiner qui les battait, qui les tuait, qui les volait, qui buvait leurs sueurs, qui suçait leur sang; ils virent tout d'abord les dîmes, les droits féodaux, les corvées, les tailles; puis les droits seigneuriaux, puis les maîtrises, les jurandes, puis les redevances aux professeurs de fisc, puis une foule de gens nés, et qui pour cause trouvaient tout cela à merveille sans vouloir rien rabattre de ce qu'ils appelaient LEURS DROITS, LEURS ANTIQUES PRIVILÈGES. Supplices, remontrances, tout fut inutile de la part des prolétaires qui, poussés à bout, devinrent furieux et impitoyables d'humbles et soumis qu'ils étaient. Sans pitié ni pardon pour la noblesse, ils élevèrent partout l'étendard de la mort, et ne virent leur salut et un meilleur avenir que dans son entière extermination. Une fois engagée dans cette voie, la lutte devint effroyable d'énergie et de carnage. Partout des marées de sang, des charretées de cadavres, des assassinats, des massacres, des mitraillades, des tueries, des noyades. ENFER!

Voilà le temps que vous regrettez, prolétaires! nous disent certaines gens comme il faut d'aujourd'hui. — *Maximum*, tribunal révolutionnaire, pillages, incendies, et la guillotine, la hideuse guillotine, ce joujou des rois, voilà vos idoles chéries, vos vœux de tous les instans!

INFAMIE!

De ce qu'à cette époque de ruines et de grandeur, de cruautés et d'héroïsme; de ce qu'à cette époque, dis-je, quelques laquais prirent la place de leurs maîtres en s'installant dans les châteaux, les gens comme il faut d'aujourd'hui se hâtent de

conclure que les prolétaires de 1832 veulent et des châteaux, et des laquais, et des titres aux mêmes prix! — Eh! bien, que ces gens comme il faut quittent un instant leurs salons dorés, pour pénétrer jusqu'à nous, si petits! ils apprendront que d'eux: rien ne nous tente! ils apprendront sur-tout: que leur luxe ne nous humilie pas; que leurs plaisirs ne nous tentent nullement, et que de leurs festins, de leur éclat, de leurs vices, nous ne sommes pas jaloux!

Peut-être qu'alors, ils cesseraient de voir en nous, des barbares, des ilotes et des mendiants, et, se regardant avec attention, ils conviendront que la classe prolétaire est la classe des gens comme il faut, si classe il y a encore.

JOSEPH BEUF.

ORDONNANCE SUR LE CARÈME.

Nous, etc. etc. etc., de la ville de Lyon non compris ses faubourgs, considérant que la ville de Lyon, autrefois pur ed'innocence et vierge de toute faute, est aujourd'hui peuplée d'un nombre considérable de mauvais sujets, schenapans, révolutionnaires, émeutiers, etc. etc.;

Considérant qu'il est urgent de porter remède à cet état des choses;

Considérant que nous sommes chargés de la tranquillité publique, de la sûreté individuelle et du salut des âmes;

Considérant que notre responsabilité est immense et que nous ne saurions trop prendre de précautions pour préserver les propriétés du pillage et empêcher les sujets du roi de tomber dans les pièges que leur tendent journellement les anarchistes, les révoltés de juillet, etc. etc.;

Par ces motifs et pour plusieurs autres qu'il est inutile d'énumérer, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit : Vu l'édit du roi du 5 mai 1580.

ART. UNIQUE. Il est ordonné sous les peines les plus sévères aux décorés de novembre de porter leur croix. (*Jésus-Christ porta bien la sienne.*)

ART. 1^{er}. Il est expressément défendu de se réunir dans les cafés pour parler politique, sous le prétexte de boire de la bière et de fumer des cigares.

ART. 2. Il est très-expressivement défendu de lire des journaux révolutionnaires; les seuls que nous autorisons et recommandons de toutes nos forces, sont: *le Constitutionnel*, *le Courrier de Lyon* et *le Figaro*, c'est-à-dire *le Basile*. A cet égard, nous sommes inflexibles.

ART. 3. Il est ordonné aux personnes qui cultivent la littérature de lire, matin et soir, la tragédie de *Virginie*, œuvre très-poétique de notre secrétaire Clistorel.

ART. 4. Il est également ordonné, sous les peines les plus sévères, non-seulement de lire mais encore d'apprendre par cœur les discours prononcés par nous, Purgon, sur les graviers de Perrache le 50 juillet 1850, et celui prononcé le 5 décembre de la même année sur le quai *Bon-Rencontre*.

ART. 5. Il est encore ordonné à chacun de souscrire suivant ses facultés pécuniaires à l'effet de contribuer à la publication des harangues municipales de M. Thomas T..., qui seront imprimées sur vélin et déposées dans toutes les bibliothèques publiques de la France et de l'étranger. Déjà un Chinois en a réclamé dix exemplaires.

ART. 6. Il est défendu d'assister à la représentation de *Pour-ceaugnac*, du *Bourgeois gentilhomme*, de *Turcaret* et du *Mariage de Figaro*, etc. etc. etc.; tous ces ouvrages nous les déclarons révolutionnaires et portant atteinte à la morale publique et à la dignité des gens nobles.

ART. 7. Il est expressément défendu à tout chrétien ou chrétienne de s'abstenir de viande pendant le carême, à cause du déficit que cette abstinence apporterait dans les comptes de l'octroi.

ART. 8. Il est également défendu, par la même raison, aux ouvriers de tous corps d'état, de boire de l'eau et de manger des pommes de terre sous le prétexte qu'ils n'ont pas d'ouvrage: ils doivent, pour remplir leurs devoirs, faire la plus grande consommation possible de vins, viande, eau-de-vie, et ne fumer que du tabac de la régie, le gouvernement seul ayant le droit de faire fumer.

ART. 9. Les individus qui contreviendraient aux dispositions de la présente ordonnance, perdront leur qualité de sujets et seront, de plus, fouettés aux coins des principales rues de notre bonne ville de Lyon.

Fait dans notre officine, le 17 de la lune, en carême.

Signé PURGON.

Plus bas, CLISTOREL.

Pour copie conforme: JOSEPH BEUF.

CHARLATANS, JONGLEURS, PHÉNOMÈNES VIVANS.

Voulez-vous voir un androgyne? c'est une chose rare qu'un androgyne, un être qui ait les deux sexes, qui soit à la fois homme et femme; la physiologie a même prononcé qu'il n'y a jamais eu de véritable hermaphrodite: eh bien! je vous en montrerai, non pas un, mais vingt, aussitôt que la fantaisie vous en prendra. Voulez-vous voir le cheval de César qui avait des pieds humains, ou celui d'Alexandre qui avait une tête de bœuf? voulez-vous voir l'Hydre, la Chimère, le dragon de Cadmus, le monstre d'Andromède? voulez-vous voir un griffon, un sphinx, un satyre, un centaure, un triton, une sirène, un cyclope, un Patagon, un pygmée, une Gorgone, un albinos, un vampire, un habitant de la lune? Vous n'avez qu'à dire: tout cela existe à Paris, sur des chariots, sous des tentes, dans des cages, dans des caisses, dans des baquets.

Regardez plutôt les tableaux, les portraits de ce phénomène, qu'on expose en dehors pour allécher les curieux! tantôt c'est un jeune enfant mâle qui a de la gorge comme une nourrice et au moins douze pieds de circonférence; tantôt c'est une femme haute comme une maison et barbue comme un sapeur; c'est un géant terrible et fort comme Polyphème, qui parle vingt-deux langues comme M. Silvestre de Sacy; c'est un nain dont on vous montre la main mignonne par une petite ouverture, et qui tiendrait tout entier dans votre chapeau; c'est un anthropophage tout nu, les yeux ardents, qui assomme un tigre à grands coups de massue; ou bien encore c'est une fille sauvage, reine ou princesse pour le moins, qui perce un ours de ses flèches. La foule est là, béante d'étonnement, qui regarde avec admiration sur la toile des lions de mer écumant de rage, des serpens gigantesques broyant des buffles dans leurs replis, des crocodiles démesurés mâchant des hommes comme une feuille de tabac.

Tournez les yeux vers ces tréteaux élevés. C'est là que se joue l'antique parade, que se débitent les grosses facéties, que des mimes en haillons amusent les passans par leurs joyeuses atellanes. C'est sur un théâtre de cette espèce que Bobèche, ce héros du genre niais, divertissait jadis de ses balivernes les bons habitués du boulevard du Temple. En ce moment, voyez, l'attention du public est captivée par une espèce de Gille, qui, à l'exemple du dragon fabuleux, vomit des tourbillons de flamme et de fumée. Il tient dans sa main

une ample provision de filasse, qu'il déchire à belles dents; il se bourre d'étoffe comme un matelas; il en mange, il en mange à faire peur, puis il jette du feu par la bouche, et la foule ébaubie trouve la farce admirable, et se presse, en tré-pignant de joie, au pied du thaumaturge, possesseur d'un si beau secret.

Mais soudain la scène change. Des musiciens arrivent, et un effroyable charivari commence, qui met tout le quartier en rumeur. Entendez-vous les sons aigus du fifre, qui se font jour à travers les éclats de la trompette, la voix criarde du violon, le bruit retentissant des cymbales, et le tonnerre de la grosse caisse? Femmes, enfans, vieillards, hommes faits, accourent à l'appel de cet orchestre barbare. Tous les yeux sont fixés sur celui qui tient les cymbales: heureux mortel! C'est un sauvage des bords de la Seine, un Caraïbe du faubourg St.-Marceau, dont la figure disparaît aux trois-quarts sous une ample barbe postiche, qui porte un diadème de plumes sur la tête, qui a les jambes et les bras couverts d'un sale tricot, couleur de chair. C'est le héros de la fête, il éclipe tout; il n'y a de regards que pour lui. Et admirez son aplomb: il n'en est nullement embarrassé: il est habitué à l'admiration des hommes et à celle des femmes; il est blasé là-dessus; il n'y fait plus attention, et n'est occupé qu'à bien faire sa partie dans le mélodieux concert.

Quand cette musique enragée a duré assez long-temps, et que l'assemblée est suffisamment nombreuse, le maître paraît sur les planches. Le costume du maître consiste en une redingote usée, et un vieux chapeau rond, bien gras, et placé sur le coin de l'oreille. L'air important, la voix rauque, et les mains sales, sont de rigueur.....

O Paris! capitale du charlatanisme! ville de la piperie par excellence! que de loteries! que de roulettes! que de jeux d'adresse et de hasard, que de tripots portatifs! Voyez, mon bourgeois, il ne sagit que d'abattre une quille, que de mettre un palet sur un autre, que de briser ce petit carreau de vitre! Quels efforts l'esprit humain ne fait-il pas chaque jour pour découvrir quelques moyens de piquer la curiosité publique! De quoi ne s'avise-t-on point? quelle émulation! quelle dépense de génie! que d'inventions nouvelles! que d'industries perfectionnées!

COMPARAISONS, DÉFINITIONS.

Un favori est un cadran solaire que l'on consulte quand il est éclairé par le soleil de l'état, et que l'on ne regarde plus quand ce soleil lui a retiré ses rayons.

— De la qualité de l'habit dépend l'estime et la considération qu'on a ordinairement pour quelqu'un. C'est une vérité triviale; mais nous ajouterons que si l'habit du pauvre a des trous, celui du riche a souvent des taches.

— Un faux brave est comme le bassin d'une balance qui s'élève quand l'autre s'abaisse, et qui s'abaisse quand l'autre s'élève.

— Un laboureur acquiert tous les jours par ses bienfaits le droit de comparer l'impertinent qui le méprise, à l'enfant qui bat sa nourrice.

— Un cerf, poursuivi par des chasseurs, entend le bruit de ses propres pieds, et s'imaginant qu'ils sont en plus grand nombre, il appréhende que ceux de derrière n'atteignent ceux de devant: c'est le portrait du peureux.

— Le méchant fait le mal par instinct et le bien par calcul; c'est une mouche qui parcourt le corps d'un homme blessé, et qui ne s'arrête que sur les plaies.

FIGARO-ROQUEPLAN.

Figaro s'est fait Basile. Insolemment étendu dans une couche de fange et d'ordures, il s'applique à sâler tout ce qui brille. — La boue est devenue son élément, sa vie, sa pittance! — Tiens, Figaro, lui a dit un mouchard, voilà de l'or! vis de ma vie, le métier est bon. — Si tu chancelles, je te rappellerai ces paroles de ton père: « La gloire est une » fumée qu'il faut laisser aux sots qui s'en nourrissent. » — La honte? mais c'est l'affaire d'un instant; essaye, et tu verras! — Ta conscience? et ton estomac, imbécille! Après tout, tu feras ce que j'ai fait, ce que mille autres ont fait, ce que tout le monde voudrait faire. — Se vendre, c'est ne plus s'appartenir, je le sais: eh bien! qu'importe! tu tiens donc beaucoup à ta chétive liberté? dis-moi, vaut-elle l'or que je t'offre? vaut-elle les jouissances de tout genre que te donnera cet or? ton grenier a donc bien des charmes, que tu hésites tant à l'échanger contre un hôtel?... Acceptes-tu?... — Remets-moi cet or, je veux le gagner. J. B.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Théâtre des Célestins.

Le Sénateur. — Mariette. — La Vengeance italienne. — Mademoiselle Marguerite.

J'arrive sans préambule à *M. le Sénateur*, comédie-vaudeville en un acte, il faut bien le dire à regret, nos auteurs ont l'esprit trop inventif. Moins que jamais aujourd'hui, ces messieurs ne furent plus forts sur les combinaisons nouvelles; car en tout et partout, ils se sauvent des sentiers battus pour suivre un petit chemin bien neuf, bien inconnu; ils rougiraient de se rencontrer avec une vieille connaissance, à tout prix, ils veulent être originaux. Sont-ils originaux?...

Vous avez probablement fredonné et chanté plus d'une fois :

Quel bonheur!

Quel bonheur!

Ah! monsieur, le Sénateur,

Je suis votre très-humble serviteur.

Vous avez probablement vu toute une grande comédie dans cette petite chanson? je le crois bien, vous n'êtes pas difficile. Eh bien! de cette grande comédie, MM. Philippe et Laurent ont su faire un joli vaudeville en un acte, qui me plairait davantage si une petite bourgeoise ne s'avisait pas de mystifier un personnage très-peu *mystifiable*, je veux désigner le Sénateur. Les mœurs! les mœurs! va-t-on me dire; oh! les mœurs, j'y tiens autant que vous, soyez-en bien sûr, mais je tiens aussi beaucoup à la vérité, et la main sur la conscience, il me semble que c'est ici le cas de dire de la petite bourgeoise: *Faut de la vertu, pas trop n'en faut.* Car, elle a affaire à un Sénateur. Nonobstant cette espèce d'observation, le Sénateur fera son chemin, grâce à Céli-court, le plus comique des Sénateurs impériaux; à Bernard-Léon, le plus débonnaire des maris, et grâce encore à madame Adam, joli petit cousin de sa jolie cousine M.^{lle} Hortense.

— Je n'ai pas la perspicacité de beaucoup de gens qui, à la première scène savent prévoir la marche et la péripétie d'un drame; j'attends donc, pour parler de *Mariette* en connaissance de cause, qu'il me soit permis de l'écouter attentivement.

— *La vengeance Italienne.* Ne comptez pas voir une de ces Italiennes à la peau blanche et aux grands yeux noirs ; une de ces Italiennes dont l'amour est brûlant comme le ciel de Naples, impétueux comme un torrent ; amour mêlé de larmes et de joies, de douces caresses et de poignard ; non, ne comptez pas voir tout cela, vous vous tromperiez.

Nous faisons la conquête d'Italie. Un jeune Français, Frédéric, le plus indiscret parleur des 156 départemens (car à cette époque, la France avait 156 départemens), a une démangeaison extrême de conter *ce qu'il a fait et ce qu'il n'a pas fait.* En un instant, il se crée deux ou trois mauvaises affaires, dont l'issue peut avoir pour lui des suites très-fâcheuses. Ici, avec un prétendu, un sbire, une de ces gens qui vous disent voulant vous damner : *Renie ton Dieu ou je te tue!* Vous reniez votre Dieu, ils vous tuent ; et sans rémission, vous allez en enfer ; là, c'est avec M. Dorsini, le futur époux de la belle Laura. Mais où diable a-t-il donc l'esprit cet écervelé de français ? Se jeter ainsi sur une mer d'orages et de tempêtes, malgré les bons avis d'un pauvre diable de poète, qui l'instruit de son mieux des usages du pays ? ah ! bien oui, il ne l'écoute seulement pas. Faut-il être trois fois français, et trois fois sous-lieutenant ? Et pourtant Frédéric est capitaine, mais il n'en est pas plus sage ! Heureusement pour lui que ces deux ou trois Italiennes, si cruellement offensées, ont un certain tendre pour les mauvais sujets, car Laura, celle qui a le plus à s'en plaindre, se venge de lui en le faisant conduire dans une jolie maison de campagne, où elle cherche à l'effrayer des apprêts d'un supplice. Toujours sous-lieutenant, toujours français, il va recevoir gaîment la mort ; toutefois, après avoir fait l'aveu de toutes ses fautes, lorsqu'arrachant un bandeau qui lui couvre les yeux, il aperçoit Laura, Dorsini et Julia, celle qu'il aime !

Vous voyez par-là que ce n'est pas si noir que le titre, je vous le dis encore, ne jugez jamais d'après l'étiquette.

Cette pièce a été jouée avec un ensemble que nous trouvons assez souvent aux Célestins. Cependant, c'est mieux encore que de coutume. Edouard, chargé du rôle de Frédéric, l'a joué d'une manière fort habile ; aussi le public n'a-t-il pas été en reste de bravos et d'applaudissemens. C'est justice que de citer Achard, Rousseau et M.^{lles} Hortense et Baudoin, qui tous et toutes ont puissamment contribué à faire ressortir les situations dramatiques de ce gracieux ouvrage.

— *M.^{lle} Marguerite.* Des farces gaies et bouffonnes ; de grosses plaisanteries, de la gravelure par petits boisseaux ; Barqui en jeune cuisinière normande, Célécourt en ganache ; de jolis couplets, voilà en définitive *M.^{lle} Marguerite*, que je n'ai pu voir que de très-loin, attendu la foule.

Les trois couplets suivans ont été bissés.

Je n' sais pas comment on l'appelle,
L'état présent est un chaos :
Nous avons l'hiver sans qu'il gèle,
De la tranquillité sans repos.
C' n'est pas richness', c' n'est pas misère,
C' n'est pas du froid, c' n'est pas du chaud,
C' n'est pas la paix, c' n'est pas la guerre ;
Je ne peux pas trouver le mot.

Un jour un monsieur, à la halle,
M'app'la.... Je ne peux pas l' répéter ;
Mais, avant de fair' du scandale,
Je m' dis : Voyons, faut s' consulter !
Ça vaut-il qu'on s' mette en colère ?
Qu'on appelle en duel ce maraud ?

J'ai cherché dans le dictionnaire,
Je n'ai pas pu trouver le mot.

Vous qui prodiguez vos paroles
Pour soutenir des vérités,
Et vous qui fait' des protocoles
Comme on fait des petits pâtés,
Il est temps que d'une voix forte,
On vous dise vot' fait tout haut :
Vous êtes tous... enfin, n'importe ;
Je ne peux pas trouver le mot.

REVUE DES MODES.

Les bals déguisés se multiplient à mesure que le carnaval avance. Chez M. C*** on a beaucoup applaudi à un déguisement représentant toute la cour de Louis XI, d'après les modèles exacts de la pièce jouée aux Français. Dans un autre bal, tout un clan écossais apparut avec ses charmantes bigarrures. Chez un artiste célèbre on reconnut toute la vieille mythologie parodiée de la manière la plus burlesque ; enfin, il y aurait mille citations à faire si l'on pouvait se rappeler les villageoises de toutes les nations, les hommes de toutes les tribus qui circulent chaque soir dans les salons de Paris. Les costumes de théâtre sont aussi beaucoup recherchés ; quelquefois des sociétés se réunissent pour exécuter des danses de caractère en rapport avec leurs costumes.

— Les blondes sont le signe le plus distinctif d'une belle toilette, et la mode en est devenue de plus en plus attrayante par le choix des charmans dessins dont on les orne aujourd'hui.

— Une plume placée perpendiculairement sur la tête, et dont le bout se recourbe sur le devant, s'appelle coiffure à la *Robin des Bois*. Celle dont le bout recourbe derrière, se nomme coiffure de *Page*.

PROGRAMME DES THÉÂTRES.

GRAND-THÉÂTRE.

Mardi, au bénéfice de M. Berthault.

RICHARD D'ARLINGTON, drame en trois actes et en huit tableaux, par MM. Alexandre Dumas et Dinaux.

PERSONNAGES ET ACTEURS.

Richard d'Arlington, M. Valmore. — Robertson, sous le nom de Maubray, Roblin. — Tompson, Berthault. — Le marquis Da Sylva, Masson. — Le docteur Grey, Cossard. — Un inconnu, Ernest. — Sir Stanson, Lecercf. — Le premier lord de la Trésorerie, Gagnon. — Le ministre des finances, Squels. — Le secrétaire-d'état de l'intérieur, Mathelon. — Le secrétaire-d'état au département de la guerre, Edmond. — Le secrétaire-d'état au département des affaires étrangères, Tony.

Jenny, fille du docteur Grey, Mlle. El. Wenzel. — Mistress Grey, Mme. Cosson. — Lady Wilmor, Mme. Danguin. — Betty, Mlle. Louise. — Miss Wilmor, Mlle. Bolzé.

LA MAISON DU DOCTEUR, prologue.

LE CONCERT A LA COUR, opéra en un acte.

A la scène du concert on chantera trois morceaux de *Robert-le-Diable*.

AVIS.

M. FONZI, Dentiste de LL. MM. l'empereur de Russie et le roi d'Espagne, membre de plusieurs académies de l'Europe, couronné par l'Académie des arts de Paris, pour l'invention des dents *terro-métalliques incorruptibles*, de passage dans cette ville, offre ses services au public pour toutes les opérations de son art. — Il loge hôtel de l'Europe.

JOSEPH BEUF, Gérant.

Lyon. — Imprimerie de J. M. BOURSRY, rue de la Poulallerie, n° 19.